# AUX MANES DE MA MÈRE.

*Pièce écrite dans les temps les plus cruels de la révolution.*

O ma meilleure amie ! ô digne et tendre mère !
Depuis l'heure où mes mains ont fermé ta paupière,
Ton fils infortuné, que le destin poursuit,
Implorant, mais en vain, le repos qui le fuit,
Parmi ses tristes jours, que la douleur consume,
En peut-il citer un passé sans amertume?

J'ai dû, pour mes enfans, ne vivant que pour eux,
Me priver d'un bonheur qui remplissait mes vœux.
Il fallut m'éloigner du solitaire asile
Où, des arts et des champs amant libre et tranquille,
Aux Muses en secret j'espérais présenter
Quelques grains d'un encens qui pouvait les flatter.
Pour quoi? pour un travail constant, pénible, austère,
Où, tâchant d'expier un tort involontaire,
Je crus, par des efforts, par des soins infinis,
Secourir mon semblable, et servir mon pays.
De mes concitoyens je cherchais l'avantage :
Quel prix m'ont procuré mon zèle et mon courage ?
Où sont les partisans, les amis qu'il m'a faits ?
Ai-je pu seulement voir deux cœurs satisfaits ?
J'ai traîné dans mes maux des espérances vaines,
Et des peines toujours ont remplacé mes peines.

J'ai cru, ma mère, enfin toucher à ce moment
Où des biens et des maux s'éteint le sentiment;
Où le Ciel à mes vœux daignerait condescendre;
Où j'allais réunir ma poussière à ta cendre.
Du pied qu'ils embrassaient inutiles ressorts,
Des nerfs trop fatigués fléchîrent sous mon corps;
Et tel qu'un chêne altier qu'a brisé le tonnerre,
Je demeurai long-temps étendu sur la terre.
La fièvre, à coups pressés, mystérieux poison,
Enflamma tout mon sang, égara ma raison :
Si pourtant il est vrai qu'on peut nommer délire
Un trouble où dans mon ame il fut permis de lire;

Où des noms les plus chers formant mon entretien,
Ma bouche mille fois a prononcé le tien.

Dans ce lit de douleur où j'assemble et t'adresse
Des vers que m'ont dicté l'honneur et la tendresse ;
Où, dirigé par l'art, un fer étincelant
En quatre endroits divers ouvrit mon pied sanglant ;
Accablé sous des maux qu'aigrit l'inquiétude,
Je change de tourment en changeant d'attitude.
Avide de sommeil sans pouvoir l'obtenir,
J'ai vu naître l'hiver, et je le vois finir.
O nuit! quand nous souffrons, combien de nos demeures
L'airain nous paraît lent à révéler les heures!
Et qu'au murmure alors un cœur abandonné,
A le droit d'être plaint et d'être pardonné!

Malgré mon insomnie, et l'effroi que font naître
Mes traits que l'œil surpris hésite à reconnaître,
Est-il vrai que sur moi, cherchant à me tromper,
La mort ait suspendu sa faux prête à frapper?
La mort! comme un bienfait ton fils l'aurait reçue.
Ah! quand toute action, toute force est perdue,
Est-ce exister encor que d'avoir à souffrir,
D'avoir à respirer sans vivre et sans mourir?
Oui, si ce pied meurtri que des mains protectrices
Ont pour le conserver couvert de cicatrices,
Rebelle aux lois d'un art prodigué vainement,
Ainsi que sans chaleur reste sans mouvement,
Déjà trop fatigué de ma triste existence,
Pour ce nouveau revers où serait ma constance?
Ma mère, ah! si du moins, pour prix de mes malheurs,
Je pouvais t'embrasser, te baigner de mes pleurs;
D'un cœur ardent et pur que remplit ton image,
Te confier les vœux, te présenter l'hommage;
Et, par toi soutenu, consolé chaque jour,
Au destin qui m'accable opposer ton amour!
Trop douce illusion, que chérit ma pensée,
Tu redoubles les maux de mon ame oppressée.
Mes vœux pour mon pays seraient-ils superflus?
J'appelle mes enfans; ils ne m'entendent plus:
On les force à cacher leur vie et leur misère;
Hélas! ils sont punis d'être nés de leur père;
Et dans ces temps marqués par d'horribles discords,
Il ne reste à ton fils que la tombe où tu dors.

Qu'ai-je dit ! ô douleur ! ô mère infortunée !
J'ai parlé de ta tombe.... Elle fut profanée.
Exécrable attentat, sacrilége fureur,
Qui me saisit toujours d'épouvante et d'horreur !

Au nord de la paroisse est un mont sans clôture,
Des fidelles du lieu modeste sépulture :
C'est là que ma tendresse, et non pas mon orgueil,
Voulut au cœur sensible indiquer ton cercueil ;
C'est là que, par mes soins, ton nom que je révère,
Sans faste, sous mes yeux, fut gravé sur la pierre ;
Et l'arbre des tombeaux, leur funèbre ornement,
Le cyprès ombragea ton simple monument.

Quoi ! vous l'avez détruit, barbares que vous êtes !
Et la foudre n'a pas éclaté sur vos têtes !
Et des spectres vengeurs, de la terre élancés,
D'un juste et saint effroi ne vous ont pas glacés ?
Arrêtez, malheureux, et respectez sa cendre.
Hélas ! son triste fils n'a pas pu la défendre.
Monstres, répondez-moi : cette férocité,
Cet impie attentat, l'a-t-elle mérité ?
Epouse irréprochable autant que bonne mère,
Aimante, généreuse, offrant, sans être austère,
D'un cœur vraiment chrétien le modèle accompli,
Dites-moi quel devoir elle n'a pas rempli ?
Vous sur qui s'exerçait sa noble bienfaisance,
Dont elle a tant de fois secouru l'indigence,
Pauvres qu'elle a nourris, pauvres qu'elle a vêtus,
Que votre voix s'élève et peigne ses vertus.
Et vous qui l'honoriez, vous qui goutiez près d'elle
L'attrait si peu connu d'une amitié fidelle,
Ah ! pleurez avec moi ses manes outragés,
Qui ne demandent point, hélas ! d'être vengés.
De l'injustice, ô ciel ! et de l'ingratitude,
Les hommes se font-ils une cruelle étude ?
Et, réduits à les voir nous nuire et nous trahir,
Faut-il, malgré son cœur, apprendre à les haïr ?

Ils sont venus ces jours à jamais détestables,
De complots, de forfaits, de lois épouvantables,
Où des hommes qu'attend une éternelle horreur,
Consacrent les bourreaux, règnent par la terreur,
Replongent dans le sang leurs mains de sang rougies,
Et font asseoir le meurtre au milieu des orgies.

Les voyez-vous solder, de débauche écumans,
Les trahisons, les vols, et les embrasemens?
Et toi, peuple abusé, qu'ils ont rendu barbare,
Tu méconnais les maux que ta main te prépare;
Tu crois républicains d'infâmes délateurs;
Toi-même aux échafauds livres tes bienfaiteurs.
On t'a donc tout ôté! Quoi! ta fureur insulte
Le Dieu de ton pays, ses Ministres, son culte!
L'arche sainte est captive entre tes bras cruels;
Sur les tombeaux brisés tu brises les Autels!
Regarde errer par-tout, dans nos champs, dans nos villes,
Les vivans sans foyers, et les morts sans asiles.
Tu renverses déjà, par tant d'atrocité,
Le temple qu'à tes yeux ouvrait la liberté.
Mais les lois et les mœurs reprendront leur empire;
Les brigands passeront : alors, si je respire,
Si de la vie encor luit pour moi le flambeau,
Ma mère, on me verra, te rendant un tombeau,
Le décorer de fleurs qu'arroseront mes larmes,
Au besoin d'en répandre attacher mille charmes,
Et, loin du port long-temps par l'orage entraîné,
Achever de mourir aux lieux où je suis né.

LAURENCIN, Associé de l'Institut.